

## CHAPITRE XIV

LES PRÉMICES DE L'AFFRONTLEMENT RELIGIEUX  
DE LA RÉVOLUTION À LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Sur la pression des cours européennes, le pape Clément XIV vient de condamner les jésuites dans le bref *Dominus ac redemptor* en 1773. L'existence des mulotins comme des jésuites est jugée inopportune. Certes, les mulotins ont fini, grâce à leur obstination, par obtenir leurs lettres patentes en 1774. Mais leurs adversaires n'ont pas désarmé : leur interdiction est demandée dans un mémoire, trois ans après. Cette demande survient fortuitement à l'occasion du rachat de la baronnie de Mortagne-sur-Sèvre par le marquis de La Tremblaye. Saint-Laurent-sur-Sèvre, où sont établies les deux congrégations des mulotins et des filles de la Sagesse se trouve situé dans cette baronnie. Le nouvel acquéreur prétend faire valoir ses droits à l'encontre des deux ordres religieux qui perturbent l'ordre public. Leur installation à Saint-Laurent avait en effet indisposé aussi bien certains prêtres que des édiles locaux. On les accusait de fanatiser les populations, au moment même où on critiquait le joug que faisait peser le clergé sur les populations rurales d'alentour.

Partageant l'opinion éclairée de ses pairs, le marquis de La Tremblaye prête une oreille complaisante à tous ceux qui accusent les missionnaires et les sœurs d'enflammer les habitants de la région. Il se fait fort d'user de ses prérogatives pour obtenir du roi l'interdiction des deux ordres. Encore lui faut-il trouver les arguments qui justifient sa requête.

Un magistrat poitevin est sollicité pour rédiger ce *Mémoire contre l'établissement des missionnaires du Saint-Esprit et des filles de la Sagesse, à Saint-Laurent-sur-Sèvre*. Le texte est peu original par lui-même. On y retrouve l'ensemble des arguments déjà utilisés contre les jésuites dans les années qui ont précédé. Les libelles ne manquaient pas qui, avec force détails, énuméraient une litanie de critiques de toutes sortes contre la Compagnie de Jésus. Diderot avait écrit une *Histoire abrégée des jésuites* et La Chalotais un mémoire présenté au parlement en 1762. On faisait circuler des copies des *Monita secreta*, ces fameuses instructions secrètes de la Compagnie, dans lesquelles on voyait ces recettes pour dominer tout l'univers. Il n'y avait alors qu'à puiser dans ces argumentaires.

« Si l'acquisition de cette terre était consommée, et si les lois nous fournissaient des armes contre ce funeste établissement, nous nous y opposerions de tout notre pouvoir », ainsi commençait le mémoire.

L'ensemble du document brille par son byzantinisme juridique. « Les deux ordres n'ont pas d'existence légale, y lit-on; il n'est point avantageux pour l'État de leur donner l'existence légale qu'ils n'ont pas », en conséquence, il est « du plus grand intérêt de l'État » de ne pas tolérer plus longtemps l'existence qu'ils ont eue jusqu'ici.

La raison profonde de la demande d'interdiction apparaît clairement au fil des pages : les deux congrégations sont jugées « néfastes », au même titre que les jésuites. « Le sage, dont l'œil attentif se fixe sur tout ce qui peut être avantageux ou nuisible à ses semblables les hommes, a prononcé dès longtemps que si ce nouvel institut n'était pas arrêté dans sa course, il causerait autant de maux que la Société [de Jésus] dont il s'efforce de suivre les traces. » « Le vrai chrétien, le vrai dévot (les) a toujours vus comme *l'asile et le foyer de la superstition*. »

Nous vous porterions, Monsieur, le cri de toutes les honnêtes gens (...); nous vous peindrions tous les dangers du fanatisme et de la superstition dont la maison de ces prêtres est devenue l'asile et le foyer; nous vous dévoilerions l'imbécillité du peuple, qui de vingt lieues à la

ronde (...) apporte à leurs pieds le denier de la veuve et de l'orphelin (...) « Les missionnaires devraient-ils ignorer que les lois de l'État défendent toute assemblée, association, société qui n'est pas légalement reconnue? »

On voit ici poindre le désir de soumettre toute activité religieuse à la loi de l'État français et non aux règles édictées par le pape de Rome, souverain étranger. Selon les légistes, la congrégation n'a pas d'existence légale car elle est contraire aux lois fondamentales du royaume. En effet les mulotins, en héritage de Montfort, ont reçu leur mission apostolique du pape Clément XI. Comme les jésuites, les mulotins sont un ordre obéissant à Rome et non à l'État français. Leur supérieur ne peut être qu'un « despote » à l'image du général des jésuites.

Le mémoire dénonce tout ce qui semble « abus » pour les « honnêtes gens » et surtout tout ce qui est contraire à l'intérêt de l'État.

Le reproche principal concerne l'argent soutiré par les missionnaires à des fins religieuses. Non seulement, ils volent la veuve et l'orphelin, mais les jeunes filles doivent apporter leurs dots et même ensuite donner leurs héritages.

Le mémoire cite le cas de Mlle de Sapinaud qui a apporté, outre son mobilier, plus de 100 louis d'or, et qui de plus, a fait un héritage. Il s'alarme de ce qu'en cas de départ, la sœur soit obligée d'y laisser sa dot, etc. On cite le cas de personnes abusées qui se sont laissé aller à faire des donations.

Tous les propos rapportés laissent filtrer une forte rancœur vis-à-vis de ces religieux et religieuses, comme si ces bourgeois ou nobles « éclairés » se sentaient amoindris dans leurs fortunes... Une autre réflexion faite à propos de la construction d'une chapelle ne fait que confirmer cette interprétation : « Ainsi donc nos fortunes iront à élever des bâtiments fastueux! » « La même source de leurs richesses coulera toujours et plus abondamment encore », et c'est l'État qui sera lésé. « Dans toutes ces missions, il est d'usage de construire des calvaires dispendieux, d'y planter une croix d'une élévation et d'une structure singulière pour être, est-il dit, « à tous les étrangers et à la postérité un monument éternellement

subsistant, que la mission a été faite dans cette paroisse ». « Il est aussi d'usage de bâtir, le long des chemins les plus fréquentés, des petites chapelles où est placée l'image de la Sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame-de-Pitié. Le tout est aux frais du peuple, à qui on fait un devoir sacré d'y contribuer (...) »

A travers ces critiques surgit l'ébauche des nouvelles valeurs de la classe ascendante : parcimonie, travail, gain.

Pour ces nouvelles élites, le profit est la juste récompense de leurs efforts. Or les missionnaires détournent l'argent de sa finalité; ils dilapident le fruit de longues années d'accumulation. Ce sont ainsi deux conceptions du monde qui s'affrontent. Les mulotins, dignes héritiers de Montfort, opposent Dieu et Mammon, et condamnent la quête de richesses par ces nouvelles élites.

Celles-ci sont généralement propriétaires de terres, dont elles cherchent à tirer le maximum. Or, voilà que les mulotins arrachent les cultivateurs à leur travail, en multipliant les fêtes religieuses. C'est pourquoi le mémoire vitupère les entraves au travail des agriculteurs créées par les pratiques religieuses : « Le cultivateur surtout a-t-il besoin de passer trois semaines à suivre une mission, lorsqu'il est plus que démontré que la religion a tellement multiplié les fêtes que les plus dignes prélats en ont retranché le nombre dans leurs diocèses? »

« Les missionnaires sont neuf mois de l'année à prêcher. Combien de personnes à 2 ou 3 lieues se détournent de leurs travaux pour venir les entendre! Le laboureur quitte sa charrue, l'artisan son atelier, les femmes et les filles le soin du domestique. Que de journées perdues pour l'État! Combien d'hommes qui lui sont continuellement enlevés! »

Ce mémoire atteste de l'enjeu entre la bourgeoisie et le peuple : alors que la bourgeoisie souhaite lever toute entrave à la production et aux échanges et lutte contre les fêtes religieuses chômées, des membres de l'Église s'efforcent d'apprendre au peuple à respecter les jours fériés.

Grignon de Montfort avait envoyé à ses ouailles de Poitiers une lettre prouvant toute la difficulté qu'il y avait à enraciner cette pratique dans le peuple :



« Il faut, mes chers enfants, il faut que vous serviez d'exemple à tout Poitiers et aux environs. Qu'aucun ne travaille le jour des fêtes gardées; qu'aucun n'étale et entrouvre même sa boutique, et cela contre la pratique des boulangers, bouchers et revendeuses, et autres qui volent à Dieu son jour et qui se précipitent malheureusement dans la damnation. (...) »

« Ne travaillez point les saints jours en aucune manière et Dieu, je vous le promets, vous bénira dans le spirituel et même le temporel en sorte que vous ne manquerez pas du nécessaire. Je prie mes chères poissonnières de Saint-Simplicien, bouchères, revendeuses et autres, de continuer le bon exemple qu'elles donnent à toute la ville par la pratique de ce qu'elles ont appris dans la mission. »

Ainsi, les journées chômées sont offertes à Dieu pour les uns, prises à l'État pour les autres.

Cette controverse n'est pas récente. Vincent de Paul avait recommandé au XVII<sup>e</sup> siècle d'adapter l'horaire des missions au rythme de la vie paysanne. La première instruction quotidienne devait toujours avoir lieu de bon matin, avant le commencement du travail, et le « grand catéchisme » après la journée terminée. Les lazaristes prêchaient d'ailleurs de novembre à juin, période de moindre activité aux champs. Le savetier de La Fontaine ne se lamentait-il pas déjà : « on nous ruine en Fêtes. L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le Curé De quelque nouveau Saint charge toujours son prône. »

Les philosophes reprennent une critique vieille d'un siècle, que l'Église a acceptée et faite sienne. En 1700, l'évêque de Rouen, Mgr Colbert, déclarait dans un mandement que « les pauvres se sont plaints que la multitude des festes augmentait considérablement leur misère ». Et sous Louis XIV, les évêques préféraient diminuer le nombre de fêtes chômées et proscrire la débauche à laquelle elles donnaient lieu, ordonnant la fermeture des cabarets pendant la durée des offices.

Mais Grignon de Montfort et ses disciples n'ont eu cure de ces consignes alors qu'ils entreprenaient leur œuvre de christianisation. Deux logiques s'opposaient, celle de Dieu et celle de la bourgeoisie avide de gain.

Certes, le discours philosophique prend toujours habi-

lement la défense des pauvres. Mais, ceux-ci ne sont-ils pas ici un alibi qui cache le propre désir d'enrichissement de la bourgeoisie? Il s'y ajoute au cours du siècle le désir d'en finir avec la religion et de mettre fin à l'emprise du clergé sur le peuple.

Le mémoire oppose habilement les montfortains qui ruinent le peuple et font chômer les laboureurs, aux lazaristes, présentés comme ordre d'État, qui ne font point la quête et ne prennent pas tout le temps des domestiques : « Les missionnaires de Saint-Lazare, fondés par l'État, avoués par lui (...) sont doux, humains, pieux, charitables (...) Leurs missions sont à la plus grande gloire de la religion et jamais au détriment de l'intérêt public et particulier. » Au contraire, les mulotins sont des intrus, ils sont nuisibles à la religion.

Ces mêmes esprits éclairés s'insurgent aussi contre l'aumône, forme de dilapidation de l'argent dûment gagné et accusent les sœurs de favoriser la mendicité dans les campagnes : « Telle personne dans un bourg n'avait jamais songé à se faire admettre au rang des pauvres et travaillait en conséquence jusqu'à la fin de sa vie qui, dès l'âge de cinquante ans, se regardant au nombre des infirmes, va briguer le triste privilège de vivre aux dépens d'autrui. » Cette critique annonce Malthus, dénonçant les lois sur les pauvres en Angleterre, qui entretiennent le vice.

Grignon de Montfort était déjà fréquemment accusé dans les paroisses d'entretenir la fainéantise et de troubler l'ordre public par les secours abondants qu'il distribuait aux pauvres gens. Lui-même était d'ailleurs suivi de cohortes de pauvres.

Le mémoire de 1777 oppose les sœurs qui soutirent l'argent des pauvres à l'homme aisé, l'homme charitable, qui diminue les aumônes parce qu'il en ignore l'usage et l'emploi.

On conclut que les sœurs, dont on reconnaît au passage l'utilité pour leurs tâches d'enseignement, font plus de mal que de bien. On les accuse de dilapider l'argent des pauvres. Et leurs soins aux malades sont critiqués en raison des médicaments « douteux » qu'elles donnent; en fait, c'est leur prosélytisme religieux, à travers les soins

aux malades, qui est critiqué. Ne remettent-elles pas aux malades des médailles pieuses en guise de médicaments!

Tous ces objets pieux que les mulotins vendent abondamment lors de leurs missions n'ont pas l'heur de plaire aux gens du monde. Ce petit commerce qui prolifère autour des lieux de pèlerinage fait dépenser de l'argent à de pauvres gens :

« Pendant ces missions, on voit toujours, à la suite des missionnaires cinq ou six marchands étaler leurs boutiques : ce sont des rosaires, des médailles, des petits habits de la Vierge, des chaînettes, des livres de cantiques, d'exercices et de confrérie; choses qu'il faut acheter comme nécessaires dans la circonstance et payer bien au-dessus de leur valeur. Ces marchandises de dévotion minutieuse, si elles n'offrent pas d'autres abus, n'ont-elles pas celui d'enlever à nos campagnes un numéraire dont la circulation leur est absolument essentielle? »

Enfin, le mémoire dénonce durement l'emprise exercée par les mulotins sur les jeunes filles de la société. Mme Trichet, mère de Louise Trichet, fondatrice des filles de la Sagesse, n'avait pas réagi autrement lorsque sa fille lui avait annoncé sa vocation; la « prise de voile » était durement ressentie dans les familles bourgeoises où l'on estimait qu'une femme avait mieux à faire que se retirer du monde et s'occuper des pauvres et vagabonds. Diderot dénonçait au même moment la soumission d'une nonne dans son célèbre roman, *la Religieuse*.

Ainsi, non seulement les missionnaires sont accusés de détourner tout un flux de richesse d'une activité économique plus féconde, mais encore ils osent détourner des jeunes filles de leur obligation de devenir des mères de famille.

Les mulotins privent les jeunes filles de leur liberté : « On connaît l'effet du despotisme religieux sur l'esprit des personnes du sexe. Ces prêtres dans leurs missions persuadent à de jeunes filles de venir à Saint-Laurent; ces filles parcourent ensuite différents endroits, s'attachent par le plaisir de la nouveauté (...) Est-ce être libre? »

Les missionnaires sont accusés de mettre sous coupe réglée les filles de la Sagesse, de les punir si elles

désobéissent, et de leur enlever l'habit en les laissant sans ressources... Lors des tournées de ceux-ci dans leurs maisons, les sœurs sont tenues d'offrir une somme d'argent appelée bouquet, aux missionnaires.

L'esprit de subordination volontaire qui règne dans ces institutions choque les gens du siècle.

« Les sujets sont dans leurs mains comme un bâton dans celles du vieillard. » Cette célèbre formule est empruntée aux nombreux libelles contre les jésuites.

On leur reproche encore de « prêcher les femmes et les filles à huis clos, pendant leurs missions ». Le confessionnal devient ainsi le lieu par excellence de la soumission des femmes aux prêtres. C'est effectivement une idée fort courante à l'époque de croire que l'homme doit entrer en contact direct avec Dieu, sans intermédiaire, sans prêtre. Au contraire, le confessionnal est un lieu de servilité et de soumission. Ce reproche s'élargit d'ailleurs à l'ensemble des pratiques religieuses développées par les montfortains, assimilées à du fanatisme et à de la superstition que le mémoire décrit avec un luxe de détails.

Pour mieux tourner en dérision les croyances populaires, l'auteur rapporte une anecdote très connue sur Grignon de Montfort : celui-ci, « prêchant sur l'enfer dans l'église de la paroisse de Roussay, en Anjou, s'écria dans un fanatique enthousiasme sur la laideur du démon : vous allez le voir paraître! A l'instant parut un bouc lâché par ses émissaires et tout couvert de matières inflammables. Ce bouc courant çà et là jeta l'épouvante parmi le peuple, et il serait peut-être arrivé les plus grands accidents si M. Macé et M. de La Ferrucière, tous deux de la ville de Montfaucon, qui se trouvaient à ce sermon, n'eussent ouvert les portes qui avaient été fermées et n'eussent rassuré les esprits en les désabusant ».

Tout est prétexte à la dérision. On rappelle que, dans les missions, les jeunes filles sont habillées de blanc, un voile sur la tête et un étendard à la main, « comme un signe visible de la victoire remportée sur le monde, le démon et la chair ».

On apprend même que des jeunes gens se déguisent en vierges à la faveur du voile!

L'auteur du mémoire se gausse enfin des « processions



de cinq à six mille personnes, étendard au vent, dans la campagne. C'est évidemment toute une conception de la religion qui choque l'homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, fils des jansénistes qui lui ont appris à vénérer un Dieu austère, dans le plus grand dépouillement.

« Je ne crains pas de dire qu'il se joue dans ces missions des farces indignes de notre auguste religion et qu'il s'y passe des scènes de bouffonnerie », commente le mémoire.

Les rationalistes du XVIII<sup>e</sup> mettent en doute les miracles du père de Montfort. Saint-Laurent-sur-Sèvre est devenu un lieu de pèlerinage. Les fidèles accourent auprès du tombeau de Grignon de Montfort à la recherche d'indulgences et les malades viennent y chercher une guérison en emportant de la poussière du tombeau. Tout cela irrite les honnêtes gens. On n'hésite pas à intervenir *manu militari*, pour mettre fin à la trop grande crédulité du peuple dans un cas précis de « guérison » d'une possédée. Les missionnaires auraient fait venir au tombeau du père de Montfort une « prétendue possédée » de la Châtaigne-raie. Le bruit courut qu'au bout de sa neuvaine la prétendue démoniaque devait être guérie. Mais le procureur fiscal de la baronnie de Mortagne se transporta avec ses gardes à la communauté des filles de la Sagesse. Devant le refus de la supérieure d'ouvrir la porte, il la fit enfoncer. « Il vit cette fille qui d'abord joua son rôle assez bien. » Hélas! il menaça la supérieure de la mettre en prison si la possédée était encore là le lendemain, car elle abusait de la crédulité du peuple. La possédée prit la fuite dans la nuit. Ainsi la possession n'aurait été qu'une simulation, il n'y aurait donc point eu de miracle.

A la veille de la Révolution, à travers les jansénistes et les mulotins, deux conceptions de la religion continuent donc de s'affronter.

Tout un tableau de l'Église et du clergé d'Ancien Régime commence à s'imposer dans l'opinion éclairée : le clergé suce le sang des laboureurs en prélevant par la dîme le fruit de son travail... Les missionnaires sont comparés à des sangsues. L'idée devient courante que les cultivateurs sont « changés par eux en vraies bêtes de somme ».

Mais surtout, on voit poindre en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle le désir de définir ce que doit être une religion conforme au bien public. Le mémoire exhorte les curés à ne pas faire appel aux missionnaires. Ceux-ci sont des intermédiaires qui captent la confiance des fidèles aux dépens des curés et dilapident l'argent des paroissiens qui serait mieux utilisé au soulagement des pauvres.

La radicalité de cette représentation contraste singulièrement avec la réalité religieuse. En effet, plus l'opinion éclairée se moque du peuple, plus de nombreux pasteurs s'en rapprochent et prennent la défense de la religion populaire.

L'Église préfère ceux qui savent croire sans comprendre aux bourgeois et nobles éclairés que la mode pousse à se détacher d'elle. Elle critique ceux-ci tandis qu'elle chante les louanges des pauvres gens innocents comme les enfants. Elle en vante la soumission, la docilité. Le simple est valorisé, dans la plus pure tradition inaugurée par Grignon de Montfort. Pour les curés, la force de la religion catholique est de pouvoir être comprise par des gens simples. « Tout ce qu'il y a de plus simple, de plus innocent, de plus chrétien ne sait ni lire ni écrire », écrit un curé, alors que « la plus grande partie de ce que nous avons de moins chrétien dans nos paroisses, est comprise dans le nombre de ceux qui ont été aux écoles (...) »

Certes, l'Église a bien conscience des excès de superstition du peuple et des risques qu'il y a à ânonner des formules sans les comprendre.

« J'ai trouvé un plus grand nombre de fois que je ne puis dire, dit l'abbé Boudon, des personnes âgées qui m'ont répondu, non par surprise, mais par défaut de lumière, qu'ils aimaient autant la Très Sainte Vierge que Dieu... Quelques-uns m'ont dit plus que Dieu. » D'autres répondent que « la glorieuse Vierge est Dieu... qu'elle a fait Dieu : qu'elle a toujours été, et des choses pareilles et entièrement ridicules ».

« On apprend seulement les vérités par mémoire, je dis seulement, ce qui est cause qu'on les dit comme des perroquets, sans les entendre, ce qui est une grande illusion », accuse le même prêtre, « il ne suffit pas, ajoute-t-il, de bien répéter par mémoire les définitions

des choses si elles ne sont pas entendues ». Celui-ci prend un exemple concret, le mystère de la Sainte-Trinité : il y en a « qui disant et redisant qu'il y a un Dieu en trois personnes, en parlent sans aucune estime et comme s'ils avaient appris qu'il y a trois arbres dans leur jardin. J'apprendrai à un perroquet qu'il y a un Dieu en trois personnes et ce perroquet répétera ces paroles cent fois dans un jour. Je les apprends à un homme; et si je lui en donne l'intelligence, et qu'il me le répète seulement, qui le distinguera du pauvre animal? »

« Ils ne connaissent point Dieu », ils « le connaissent moins qu'ils ne font les animaux de leur maison? » déplore-t-il plus loin.

Le clergé rural est effectivement placé devant une contradiction très difficile : les attaques conjointes des protestants et des jansénistes l'ont obligé à mettre fin à certaines pratiques regrettables et à certaines croyances, mais il doit en même temps tenir compte de l'enracinement des coutumes. D'un côté on excommunie sorciers, devins et magiciens et ceux qui y ont recours; on condamne les conjurations ou exorcismes et les bénédictions et oraisons sans approbation de l'Église pour guérir certaines maladies.

De l'autre, on met l'accent sur l'action médiatrice de la Vierge et des saints et on invite les fidèles à faire passer par leur intercession les prières adressées à Dieu. On s'émeut tellement devant la religiosité populaire qu'on semble devenir aveugle devant les abus.

Les jansénistes, au contraire, sont devenus les champions de la lutte contre ces abus : « L'esprit de l'homme, a dit le janséniste Nicole, est naturellement porté au pharisaïsme et à mettre la confiance de son salut dans quelques cérémonies extérieures. Il y trouve une facilité qui accommode sa paresse. La cupidité ne s'y oppose point, l'éclat qui accompagne cette piété extérieure flatte au contraire les sens. C'est pourquoi quand on dit aux gens du monde qu'ils seront sauvés s'ils récitent quelques prières, s'ils portent certaines images à leur cou ou s'ils pratiquent quelque autre dévotion semblable, quoique la raison ou leur foi leur disent le contraire, ils veulent bien néanmoins se tromper eux-mêmes. Ils croient véritable

ce qu'ils désirent qui le soit. Débarrassés par là des remords de leur conscience..., ils s'abandonnent librement à leurs passions... et attendent sans s'inquiéter cette conversion dont on les flatte à l'heure de la mort. »

« La religion de la multitude, écrira plus tard le cardinal Newman, est toujours vulgaire et anormale; elle présentera toujours quelque teinte de superstition ou de fanatisme, aussi longtemps que les hommes seront ce qu'ils sont. Quoique l'Église puisse faire, la religion du peuple est toujours une religion corrompue. Vous pouvez enlever aux hommes leur religion et, dans ce cas, leurs outrances prendront un autre cours; mais si vous demandez à la religion de les rendre moins imparfaits, ils ne la pratiqueront qu'en la pervertissant. »

En Anjou, c'est le supérieur du séminaire, Grandet, qui se fait l'apologiste des dévotions populaires et encourage les fidèles à aller nombreux aux pèlerinages dans les différents sanctuaires angevins. Notre-Dame-des-Ardilliers, si elle commence à être boudée par les gens du monde, reçoit toujours autant de pèlerins populaires au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle est connue dans toute la région.

Les marins des Sables-d'Olonne s'y rendent fréquemment à pied pour s'assurer de leur survie dans les tempêtes. Ils l'implorent et la remercient.

La prière la plus en vogue est le *Salve Regina*. Les pèlerins font réciter sur eux cette prière par des prêtres pour s'en retourner chez eux protégés. Ils remettent leurs chapelets et leurs médailles à des prêtres qui les font toucher la statue miraculeuse. Ils continuent à boire et à se laver dans la fontaine miraculeuse.

Ils vont faire brûler des cierges dorés et azurés devant la statue de la Vierge. Ils achètent des « petits vœux de cire » : ce sont des « bonshommes, têtes, bras, jambes en cire, *ex-voto* des différentes parties du corps guéries par Notre-Dame ».

À la boutique, on vend aussi des chapelets d'émail et de jais, des « rozaires » fais de « petit esmail noir », des croix de bois, des crucifix de « leston », des médailles « fasson de cuivre ». Chaque famille des Mauges a ainsi chez elle des souvenirs rapportés des Ardilliers et des autres lieux de pèlerinage.



En dépit des doctes conseils de prudence de la hiérarchie ou des beaux esprits comme Nicole, toutes les coutumes religieuses se sont perpétuées au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'usage de piquer des aiguilles dans les statues des saints protecteurs de la paroisse ne s'est pas perdue. Au contraire, il semble bien que le renouveau religieux suscité par la fréquence des missions ait plutôt contribué à enraciner davantage les pratiques populaires qui paraissent les plus ridicules aux yeux des esprits éclairés.

Les curés de paroisse, comme les missionnaires, ne condamnent pas ces pratiques. Mieux, ripostant aux critiques portées contre le fanatisme de leurs ouailles, ils prennent leur défense. Ces « bons curés » admonestent ceux qui traitent avec mépris les pratiques autorisées par l'Église « comme n'étant faites que pour le peuple ». L'abbé Régis vante les exemples édifiants de la piété populaire : « cette bonne femme qui dit son chapelet », « ce laboureur qui plante des croix dans ses champs », l'humble fidèle « qui attribue au son des cloches la vertu d'écarter les orages », qui « porte sur soi, ou garde respectueusement dans sa maison des reliques, des croix, des images ou d'autres choses consacrées par les prières et la bénédiction de l'Église ».

Parallèlement à ce discours qui valorise les simples, au sommet de la hiérarchie épiscopale, on condamne de plus en plus la montée de l'incrédulité chez les esprits éclairés. Massillon, prédicateur de la cour puis évêque de Clermont-Ferrand, se fait le champion de la lutte contre les incrédules : « Tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes et de fidèles juges de la foi, dit Massillon. On adoucit tout; on donne un air de raison à tout : en retenant le fond de la doctrine chrétienne et de l'espérance en Jésus-Christ, on croit se faire une religion plus saine, en se la faisant plus claire et intelligible : tout ce qui tient tant soit peu du prodige et du surprenant, on s'en défie. »

Les curés de paroisse, en même temps qu'ils prennent la défense des simples, réaffirment l'existence des miracles, « miracles secrets, dit l'un d'eux, miracles ignorés par ceux qu'on appelle gens d'une certaine façon, qui ne les croient pas, qui s'en moquent et tournent en ridicule

la pieuse simplicité du fidèle, qui les demande et les obtient ».

Les miracles appartiennent désormais à un âge révolu de l'histoire de l'humanité. Ils n'ont plus leur place dans le nouveau monde des philosophes. Aussi certains membres du clergé s'inquiètent de plus en plus de cette remise en cause des prodiges et des mystères auxquels ils croient.

« Tout ce qui tient du prodige devient suspect », se plaint le père Élisée. « Il n'y a pas seulement les mystères auxquels les gens éclairés ne croient plus, il y a le mystère, tout ce monde du merveilleux, le monde du Dieu des chrétiens et de ses saints, qui ne leur apparaît plus que dans le lointain. »

« De dessein arrêté, par principe, par système, il ne faut rien croire de surnaturel; il faut que le seul nom de miracle excite la risée dans les gens du monde, et que nous leur fassions pitié, nous qui croyons les miracles lorsqu'ils sont évidents », dit l'abbé Molinier.

Ce monde n'existe plus que chez les simples fidèles qui continuent à y croire. La foi est devenue l'apanage du vulgaire crédule, l'apanage des hommes simples et superstitieux.

Les sermons de l'abbé Régis, curé de Gap, dans les Alpes, montrent l'existence dans l'Église d'un large courant religieux tourné vers le peuple et de plus en plus méfiant des « gens du monde ». Or, plus les élites se détachent de la religion traditionnelle, plus ce clergé de paroisse cherche à implanter la religion dans les milieux populaires, comme pour compenser la désaffection de leurs offices par les élites.

Le discours clérical tenu dans les Mauges comme en Bas-Poitou ne se contente pas de valoriser les simples, il condamne aussi ouvertement la richesse.

« Les pauvres sont la figure de Jésus-Christ, pauvre et humilié pour nous, disait Nicole. Ils sont tous couverts des livrées de Jésus-Christ, et ils nous le représentent dans l'état qui nous doit être le plus aimable. » La pauvreté est un véritable titre de noblesse accordé par la divinité. La bourgeoisie, elle, n'a aucun titre de gloire dont elle puisse se vanter. Au contraire, sa soif de

richesses est ouvertement condamnée dans les sermons dominicaux.

La fortune est d'autant plus critiquée qu'elle a été acquise en peu de temps. Du haut de leur chaire, les curés dénoncent les attitudes de ces bourgeois qui prennent leurs distances avec la religion au fur et à mesure qu'ils sont plus instruits et plus aisés.

Les curés ont appris à leurs ouailles que les pauvres iront au paradis tandis que les riches iront en enfer. Il plaît à Dieu d'être pauvre, c'est le meilleur moyen de gagner le paradis. « Les larmes et les souffrances », dit l'abbé Marchais, curé de la Chapelle-du-Genêt au cœur des Mauges, « sont des traits de miséricorde et des gages certains du salut ». « Partout, ajoute-t-il, malheur et anathème à ceux qui rient, qui sont rassasiés et ont leur consolation dans ce monde; de même, partout, bonheur et bénédiction à ceux qui pleurent ici-bas, qui souffrent et gémissent dans les tribulations. »

La peur du feu éternel constitue même le point d'ancrage de la religion dans le peuple alors qu'au même moment la bourgeoisie devient de plus en plus incrédule devant les châtements prédits par l'Église. Alors que Grignon de Montfort faisait frémir les foules en évoquant les flammes de l'enfer, les bourgeois philosophes bravent la mort et ne croient ni à l'enfer ni au paradis. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'idée a progressé qu'on peut mourir en « philosophe », sans sacrements, sans prêtre. Les prêtres insistent, au contraire, sur l'éternité du supplice de l'enfer, qui s'oppose à la brièveté de la vie :

« Quelle peine sera-ce de brûler toujours avec un égal sentiment de douleur, sans que jamais ce feu ne s'éteigne ou ne se ralentisse? Hélas! Vingt-quatre heures d'un mal de tête, une journée de travail un peu fort nous paraît si longue et si ennuyeuse; que sera-ce de brûler éternellement? »

« Qui dit éternité, dit une durée sans fin, au-delà de tous les temps, une continuité de douleurs sans espérance de soulagement: le ciel, la terre passeront, et le damné ne fera que commencer son affreuse carrière. »

Or, le bourgeois éclairé a rompu avec toutes ces croyances pour lui ridicules: « Mourir est un mot dont la

signification paraît vous être inconnue. Vous dites "il faut mourir" à peu près comme certains oiseaux articulent machinalement certaines paroles. Vous dites "il faut mourir", et vous ne pensez à rien moins qu'à mourir; vous dites "il faut mourir", et vous ne songez qu'à vivre, et vous vivez comme s'il ne fallait pas mourir. » Certes, les prédicateurs se font forts de rappeler aux bourgeois qu'à l'heure de la mort ils se mettent à avoir peur et que leur bravoure n'est qu'apparence. Mais sont-ils écoutés?

L'égalité devant la mort est la revanche des pauvres gens sur cette bourgeoisie arrogante. Dans l'au-delà, ils deviennent les égaux des riches que l'Église condamne. Cette égalité dans l'au-delà souligne la vanité bourgeoise dans le monde d'ici-bas. Rappelons-nous Montaigne: « C'est par la vanité de cette même imagination qu'il égale à Dieu. » La mort supprime toutes les différences et fait comparaître devant Dieu auquel il faudra rendre compte de son existence.

*Esclaves de la vanité,  
Que deviendra votre beauté?  
L'infection, la puanteur  
Vous rendront un objet d'horreur*

écrivait Grignon de Montfort.

Et dans la future Vendée, les paysans sont hostiles envers leurs nouveaux « maîtres », ces bourgeois des villes et des bourgs comme Mortagne ou Montaigu, dont l'ascension sociale a été consacrée par de récentes acquisitions domaniales.

« Les relations entre la paysannerie et la bourgeoisie manquent fréquemment de cordialité, note l'abbé Billaud. Les bourgeois tiennent trop à garder leurs distances. Les paysans n'oublient point que ces personnages aujourd'hui si fiers ne sont pas "descendus d'un si haut prunier" (expression qui équivaut à "sortir de la cuisse de Jupiter"). Tel grand-père se souvient du temps où l'aïeul du "maître" vendait de la camelote traînée jusqu'aux foires par un chétif bourricot. Cette fortune



acquise en trois générations semble suspecte. Il arrive que le maître bourgeois, habitué aux comptes minutieux, se montre tatillon à l'excès dans le règlement des fermages; ce qui n'arrange rien. »

Les curés de paroisse partagent avec les paysans leur répulsion pour ces nouveaux riches : « Il n'arrive presque jamais, dit Mésenguy, qu'on acquière de grands biens en peu de temps sans commettre beaucoup d'injustices. Des biens ainsi acquis seront bientôt dissipés ou deviendront pour celui qui les a acquis la cause de son malheur éternel. »

« Malheur à l'homme qui veut sans cesse multiplier ses revenus, parce qu'en multipliant le sien, il y mêle infailliblement celui du prochain », s'écriait Bourdaloue, dans le *Sermon sur les richesses*. « Pour être riche en peu de temps, on abandonne l'innocence, on renonce à la probité, on se dépouille même de l'humanité, on dévore la substance du pauvre, on ruine la veuve et l'orphelin », dit encore Bourdaloue.

« Il faut sucer le sang de la veuve dit un autre prédicateur, envahir l'héritage de l'orphelin, opprimer, étouffer, dévorer le pauvre qui n'a pas la force de vous résister : il faut élever votre maison sur la ruine de vingt familles et vous engraisser de la plus pure substance du pays où vous êtes établi pour le malheur de ceux qui l'habitent. »

L'abbé Réguis dénonce l'arrivisme de ces hommes qui tombent dans le péché de l'ambition. Or celle-ci « attaque directement le principe de toutes les vertus chrétiennes, je veux dire l'humilité, l'abnégation de nous-mêmes ».

Le salut s'obtient par une vie droite, humble et pieuse; il vaut mieux être pauvre que riche pour gagner le paradis. C'est pourquoi l'abbé Réguis ne craint pas de rappeler aux bourgeois leur humble origine :

« Le fils d'un misérable artisan dont le père avait amassé quelque bien après avoir vendu ses outils et muré sa boutique, change tout à coup d'habits, de ton, de langage, j'ai presque dit de figure; il se fait donner dans les actes publics la qualité de Sieur, il trouverait mauvais que nous ne le qualifiions pas ainsi sur nos registres; sur

nos registres, où il est nommé fils d'un maçon, fils d'un maréchal-ferrant, d'un cordonnier, ou quelque chose de semblable... Votre père cultivait lui-même son champ et vous voulez avoir des fermiers; votre mère était vêtue de laine, et vous voulez de la soie pour votre femme et vos filles, ainsi et à proportion de tout le reste. »

Pour ces curés de paroisse traditionnels, il faut rester à la place que Dieu a assignée à chacun dans la société, et non chercher à s'élever au-dessus de sa condition. Leur conception du christianisme les conduit à une doctrine de l'immobilisme social. En vertu de cette vision de la société, les seuls admis à avoir de la fortune sont les nobles.

« Nos pères plus religieux et, sans le savoir, plus habiles, réservaient l'estime pour le sang. La puissance des États fondés sur la noblesse se soutient mieux. Accoutumé à tirer sa gloire de l'antiquité de sa race et de la vertu de ses ancêtres, le noble voit moins sa grandeur dans ce qu'il est que dans ce qu'il a été et dans ce qu'il sera jusqu'à la postérité la plus reculée. »

« S'il est dans le monde quelque état où la possession des richesses paraisse légitime, c'est sans doute dans les grands; ils naissent riches et la Providence qui les fait grands semble en même temps les faire riches pour soutenir leur grandeur. Éloignés du commerce, ils en ignorent les fraudes et gains sordides, ils ne doivent leurs biens qu'à leur naissance », ajoute l'abbé Réguis. Ainsi, la noblesse est absoute de sa fortune, tandis que le bourgeois est condamné.

Tout cela peut contribuer à expliquer pourquoi, en mars 1793, les paysans des Mauges se tourneront plus facilement vers les nobles de leurs paroisses, alors qu'ils multiplieront les actes d'hostilité envers les bourgeois patriotes dont les curés dénonçaient souvent l'inconduite notoire.

En effet, les gens du monde ont pris leurs distances vis-à-vis de la morale, de la religion et du clergé. Le comportement libertin de beaucoup de ces parvenus scandalise une population qui s'efforce de mener une vie droite et pieuse, selon les conseils de ses pasteurs. Le

clergé vendéen s'évertue en effet à moraliser la conduite de ses ouailles, non sans difficultés.

« Les gens, écrit l'abbé Billaud, se pressent nombreux à la messe et aux vêpres. Ils se signent devant une croix. Ils ne blasphèment pas (au point que, lors des combats nocturnes contre les Bleus, ils déchargeront leurs fusils en entendant un juron).

Pendant les veillées d'hiver, on récite le chapelet en famille. « Chez ce peuple fervent, dit-il, les mœurs sont pures. Les parents ne badinent pas avec la tenue; les jeunes filles attendent paisiblement aux côtés de leur mère le soupirant qui, avant d'arriver à elles, aura dû se concilier la faveur paternelle. Les scandales si fréquents alors dans la haute société sont, chez ces populations réservées, chose rarissime. Quand d'aventure la chose arrive, les prêtres tonnent en chaire. »

Ces normes de conduite sont récentes; les populations rurales au XVIII<sup>e</sup> siècle n'avaient pas toutes adopté ce comportement pudibond décrit par l'historien. Dans le Marais breton voisin, qui deviendra le pays de Charette, les études du folkloriste Van Gennep tendent à prouver la survivance de mœurs légères.

L'abbé Marchais confirme, par ses sermons, la liberté de mœurs qui règne encore dans les Mauges, à la veille de la Révolution: « On vit sans loi, sans pudeur et sans religion; on ne suit que ses penchants, on ne consulte que ses plaisirs et on ne pense qu'à se satisfaire », s'écrie-t-il dans un sermon.

Cela prouverait que la reprise en main de ces populations par le clergé appuyé par les missions des mulotins, a fini par porter ses fruits, à la veille de la Révolution.

Le fossé s'accroît d'autant plus entre le peuple et la bourgeoisie que les prêtres stigmatisent le comportement bourgeois, prenant le risque de dresser les populations contre eux. Le bourgeois devient l'impie. C'est la cible préférée des mulotins, car il cumule tous les signes condamnables de l'irréligion.

Comme leur fondateur, ceux-ci continuent à accabler le « monde » qui tend ces pièges: jeux de hasard, danse et bal, comédie et spectacles, luxe tombent sous le coup des

interdits religieux montfortains. Rappelons-nous les attaques virulentes de Grignon de Montfort contre la danse qui ensorcelle et toutes les occasions de péché qu'elle offre. Le clergé d'alors a exactement la même conception de la morale. Les curés s'offusquent pareillement de la tenue des bourgeois éclairés dans les églises et fustigent tous les signes extérieurs de richesse, notamment les équipages et les habits.

L'abbé Marchais flétrit ceux qui commettent le péché d'impureté: « Comment pourriez-vous de sang froid vous abandonner à un crime aussi honteux et aussi indigne du nom dont vous êtes honoré? Comment avec de pareilles connaissances peut-on se livrer entièrement à tant d'infamies, en faire non seulement un usage personnel et une habitude journalière, mais encore prétendre pouvoir s'en glorifier et en faire parade, en chercher tous les moyens, en donner des leçons? »

Le monde semble ainsi devenu une nouvelle Babylone. Mais les gens du monde n'écoutent plus les rappels à l'ordre du clergé. Le regard que la bourgeoisie porte avec condescendance sur la classe inférieure la persuade de sa supériorité. C'est sa certitude d'être éclairé par les lumières qui conforte le bourgeois dans sa certitude que le peuple vit dans les ténèbres.

Le bourgeois prend ses distances d'avec ce monde obscur et par là d'avec la religion. Alors que les paysans ont besoin de vivre dans leur merveilleux et de croire aux miracles, le bourgeois n'y croit plus. Dès lors, il commence à discuter de la religion elle-même.

Et il ne croit plus au mystère lui-même.

« De dessein arrêté, par principe, par système, il ne faut rien croire de surnaturel; il faut que le seul nom de miracle excite la risée dans les gens du monde et que nous leur fassions pitié, nous qui croyons les miracles lorsqu'ils sont évidents », leur reproche l'abbé Molinier dans son *Sermon sur la vérité de la religion chrétienne*.

L'homme du siècle ne conserve de la religion qu'une épure, ne retenant, selon son propre tri, que ce qu'il juge raisonnable. Les gens du peuple, auxquels il témoigne toute sa commisération, sont de faibles esprits, de bonnes gens dupes de leur imagination effrayée. Dès lors, la



question se pose : « Pour détruire la superstition des anciens temps, fallait-il, par un remède dévorant, attaquer la religion elle-même ? »

Le bourgeois bascule dans l'incrédulité. Celle-ci devient signe d'appartenance à un milieu social cultivé : l'incrédulité devient distinction.

Selon Groethuysen, se fondant sur le témoignage de l'abbé Régus, à la veille de la Révolution, l'impiété a même déjà gagné les milieux populaires. Régus s'en prend aux colporteurs qui « répandent de misérables brochures » et surtout aux maîtres qui font la leçon à leurs domestiques au retour de la messe. Le prestige de la bourgeoisie pousserait déjà les gens du peuple à imiter ses comportements.

« Aussi, il arrive, écrit Groethuysen, que ceux qui autrefois étaient de simples croyants adoptent le langage des gens éclairés, est-ce bien pour se prouver à eux-mêmes et aux autres qu'ils sont d'une classe plus élevée, qu'ils sont devenus à leur tour des "gens d'une certaine façon". C'est là une preuve de plus que la religion est devenue l'affaire du peuple. Pour être bourgeois, il faut ne pas croire. »

Cette montée de l'impiété fortifie la conviction du clergé qu'un grand malheur va arriver, que Dieu, courroucé, va sévir bientôt.

Tel Jérémie, les curés de paroisse prophétisent. Auxiliaires du Très-Haut, ils brandissent la menace d'une vengeance de Dieu. Ils préparent leurs ouailles à accepter en silence les grands maux qui se préparent.

« Pleurer, souffrir, gémir dans les afflictions et les tribulations de toutes espèces, dit l'abbé Marchais, voilà le sort des prédestinés dans ce monde, le partage de tous ceux qui aspirent au ciel et le seul chemin qui y conduise. »

Ces prêtres exhortent leurs fidèles à prier Dieu plus instamment pour préserver la France des malheurs qui s'abattront sur elle inéluctablement. Or les responsables des malheurs qui vont s'abattre, ce sont toujours ces mêmes bourgeois vaniteux qui veulent s'élever aussi haut que Dieu, par leur science et leur fortune.

« Seigneur, dit-on dans une prière de l'époque, Vous qui, dans le jour des vengeances, accablerez d'une confusion terrible les impies qui ne croient point en l'immortalité de leur âme,

Ayez pitié de nous !

Afin que toute hauteur qui s'élève contre votre science soit détruite et tout raisonnement humain confondu...

Ayez pitié de nous !

Vous qui submergeâtes Pharaon au milieu des eaux pour avoir osé dire : Je ne connais pas le Seigneur,

Ayez pitié de nous !

Afin que ceux qui nient votre existence et votre Providence vous connaissent, vous obéissent et redoutent vos jugements.

Afin que, quelque chers et quelque agréables que puissent être les mauvais livres ou tout autre instrument de péché, ceux qui veulent retourner à vous aient le courage de les sacrifier. »

Les dévotions se développent dans ce climat d'effroi créé par la fin proche, annoncée par les prophètes. Les fidèles sont d'autant plus enclins à y croire que l'Église les fait vivre dans le monde de l'Ancien Testament. Le retour à la primitive Église s'est accompagné d'un regain de la mode biblique et on ne compte plus les saynètes édifiantes composées à partir de la Bible, qui sont représentées devant les fidèles.

Dans le même temps, la dévotion au Sacré-Cœur atteint son point culminant. On l'implore de plus en plus pour sauver la France, et, chacun a dans l'esprit les prédictions que Marguerite-Marie Alacocque a transmises. Celles-ci sont d'autant plus prises au sérieux que la montée de l'impiété apparaît comme la réalisation d'une prophétie. On attend que justice soit faite et on pense qu'un ange exterminateur viendra punir les libertins.

Ces croyances prennent corps lors de mains événements extraordinaires qui surgissent à la veille de la Révolution. Nous savons que les moniales contemplatives ont souvent des visions : combien d'entre elles n'ont pas vu le cœur du Christ saigner ?

En dehors des couvents, des faits mystérieux se produisent aussi : des christs se mettent à parler ou encore une main anonyme a déposé sur le maître-autel d'une Église une lettre, un message, après l'apparition du Christ ou de la Vierge :

« Je vous avertis que si vous continuez à vivre dans le péché, et que je ne voie en vous ni remords, ni contrition, ni une sincère et véritable confession et satisfaction, *je vous ferai sentir la pesanteur de mon bras divin* » dit l'une de ces lettres qui dénonce les « débauches excessives », les blasphèmes et les jurons, la transgression des commandements et les offenses quotidiennes à celui qui est mort sur la croix et a souffert pour les hommes.

« Si ce n'étaient les prières de ma chère mère, *j'aurais déjà détruit la terre*, pour les péchés que vous commettez les uns contre les autres.

Suit le tableau du siècle : « On ne voit que blasphèmes et ivrogneries; et le monde est tellement débordé qu'on n'y voit que vanités et mensonges. Les chrétiens, au lieu d'avoir compassion des pauvres qu'ils voient à leurs portes et qui sont mes membres (...) aiment mieux mignarder des chiens et autres animaux et laisser mourir de faim et de soif ces objets, en s'abandonnant entièrement à Satan par leur avarice, gourmandise, et autres vices : au lieu d'assister les pauvres, ils aiment mieux sacrifier tout à leurs plaisirs et débauches. »

« Si vous ne vous amendez, je vous enverrai des maladies extraordinaires par qui périra tout; vous ressentirez la juste colère de Dieu mon père; vous serez réduits à un tel état que vous n'aurez connaissance les uns des autres.

« Ouvrez les yeux et contemplez ma croix que je vous ai laissée comme arme contre l'ennemi du genre humain (...) »

Gare aux récalcitrants!

« Ceux qui ne profiteront pas des avertissements que je leur donne, qui ne croiront pas mes paroles, attireront par leur obstination mon bras vengeur sur leurs têtes; ils seront accablés de malheurs, qui seront les signes avant-coureurs de leur fin dernière et malheureuse, après

laquelle ils seront précipités dans les flammes éternelles (...) »

A une époque où les intempéries sont encore interprétées comme des fléaux de Dieu, de telles menaces sont prises au sérieux. Les curés ne se lassent pas de dénoncer la nouvelle Babylone et désignent du doigt les impies qui risquent d'attirer les foudres divines.

Il y a les bons d'un côté, ce sont les humbles, et de l'autre les méchants, ce sont les puissants, les gens du monde. Ainsi, les curés fourbissent les armes de la révolte contre les « impies », en désignant un adversaire.

L'accusation de fanatisme portée par les philosophes n'est pas gratuite.

Voltaire rapporte un fait divers significatif, qui nous éclaire. L'histoire se passe en Pologne.

« Ils avaient communié à l'autel de la Sainte Vierge, ils avaient juré à la Sainte Vierge de massacrer leur roi, ces trente conjurés qui se jetèrent sur le roi de Pologne, la nuit du 3 novembre de la présente année 1771. (...) Les fusils et les pistolets tirés contre Sa Majesté le manquèrent, il ne reçut qu'un léger coup de feu au visage et plusieurs coups de sabre qui ne furent pas mortels.

– Vous êtes pourtant mon roi! dit l'un des conjurés nommé Kosinski.

– Oui, lui répondit Stanislas-Auguste, et votre bon roi qui ne vous a jamais fait de mal.

– Cela est vrai, dit l'autre, mais j'ai fait serment de vous tuer ».

Les conjurés avaient juré la perte de leur roi devant la Vierge de Custochowa :

« Nous qui excités par un zèle saint et religieux, avons résolu de venger la divinité, la religion et la patrie outragée par Stanislas-Auguste, contempteur des lois divines et humaines (...) *fauteur des athées et des hérétiques* (...) jurons et promettons devant l'image sacrée et miraculeuse de la mère de Dieu (...) d'extirper de la terre celui qui la déshonore en foulant au pied la religion (...) Dieu soit en aide! »



Que dit la *Lettre de Varsovie* qui relate ce fait divers ?

« Les religieux qui emploient leur pieuse ardeur à faire ruisseler le sang et ravager la patrie ont réussi en Pologne comme ailleurs à inculquer à leurs affiliés qu'il est permis de tuer les rois. »

Rappelons-nous qu'une brochure fut brûlée sur la place du Pilon à Nantes parce que son auteur y justifiait aussi le droit de se révolter contre tout acte despotique contraire au droit naturel.

Les conjurés de Pologne sont passés à l'action. Les paysans des Mauges ou du Bocage ne l'ont pas encore fait, mais ont déjà suffisamment de raisons pour se soulever. Ils sont enflammés par les prêches dominicaux qui les poussent à franchir le pas. La moindre étincelle suffira à mettre le feu.

Leur sang bouillant et impatient, comme celui de Grignon de Montfort, n'attend que la première occasion d'en découdre avec des bourgeois qui prélèvent de lourds fermages et des procureurs fiscaux qui font rentrer un impôt qui les appauvrit toujours plus. L'impiété de ces gens, à elle toute seule, justifierait une punition de Dieu.

Les insurgés de mars 93 prendront à la lettre ces paroles d'un cantique de Grignon de Montfort.

*Amis de Dieu, braves soldats  
Unissons-nous, prenons les armes,  
Ne nous laissons pas mettre à bas,  
Combattons le monde et ses charmes.  
Puisque Dieu même est avec nous,  
Nous le vaincrons, combattons tous.*

Toute l'œuvre d'évangélisation des mulotins et l'apostolat régulier des curés de paroisse ont fini par faire pénétrer le dogme dans cette région. Les vieilles superstitions n'ont pas été déracinées mais tous vivent dans un univers très religieux.

La Révolution surviendra ainsi dans une région reconverte en fait depuis peu au catholicisme. On peut consi-

dérer que l'œuvre de réforme lancée par le concile de Trente n'est réellement achevée dans ces régions d'Anjou et du Bas-Poitou qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La proportion de prêtres d'origine étrangère au département prouve cette implantation récente des croyances religieuses en Vendée : 59,9 % seulement des prêtres sont nés en Vendée. Mais, à la veille de 89, les populations sont désormais encadrées par des prêtres résidant qui ont une haute idée de leurs fonctions et non par des bénéficiaires ne pensant qu'à leurs revenus. L'encadrement des fidèles est complété par le réseau des « petites écoles » créées à l'initiative de Mgr de Champflour.

En Vendée, l'œuvre d'éducation de l'Église s'est même fortement développée juste à la veille de la Révolution. On y compte plusieurs établissements d'enseignement secondaire : quatre collèges (Fontenay, Montaigu, La Roche et Mortagne), un séminaire (Luçon), une école d'hydrographie aux Sables ; plusieurs pensionnats de jeunes filles tenus par les filles de l'Union chrétienne à Fontenay et à Luçon, les ursulines à Luçon, les filles de la Sagesse et les bénédictines aux Sables, les fontevristes à Montaigu.

En 1780, Brumauld de Beauregard crée à Luçon le Petit-Saint-Cyr (qui succédera au pensionnat de l'Union chrétienne), pour l'éducation des jeunes filles nobles. Brumauld ne fait pas mystère des mœurs légères qui règnent dans la petite noblesse vendéenne. Aussi la nouvelle institution doit-elle enseigner aux jeunes filles les bonnes mœurs, relever leur niveau intellectuel, les façonner aux soins du ménage. De jeunes ouvrières de la campagne doivent en outre être attachées à la maison pour y apprendre la coupe et le ravaudage des habits. L'écart de presque un siècle entre la création de cette institution et la fondation de Saint-Cyr par Mme de Maintenon prouve le décalage de cette région par rapport au reste de la France.

Mais, localement, le clergé n'a pas attendu la Révolution pour propager l'instruction en dehors des milieux privilégiés par le sang ou la fortune. Il y a des écoles dans de nombreuses paroisses, confiées à des régents laïcs ou aux congrégations.

Le Bas-Poitou compte plus de deux cents écoles dont le financement repose sur le clergé et la charité privée. Ces écoles complètent l'action religieuse des prêtres dans les paroisses.

Pour minimiser l'existence de cette œuvre scolaire, d'aucuns objecteront que de nombreux insurgés de 93 ne sauront pas encore signer de leur nom. C'est la stricte réalité historique. La situation est très inégale d'une paroisse à l'autre et on est encore loin de pouvoir apprendre à lire et à écrire à tous les enfants. Souvent, on se contente de leur apprendre des rudiments du catéchisme avec des tableaux peints, comme le faisait Grignon de Montfort. L'objectif premier de l'instruction dans les campagnes est alors beaucoup plus de donner des rudiments de culture religieuse que d'apprendre à écrire. Et si les insurgés de mars 93 ne savent pas tous signer, du moins adoptent-ils des comportements religieux qui laissent peu de doute sur l'efficacité de l'évangélisation de la région.

## CONCLUSION

### GRIGNION DE MONTFORT ET LES SOULÈVEMENTS VENDÉENS

La Révolution est bien accueillie par les populations des Mauges et du Bas-Poitou. Le clergé salue avec enthousiasme l'annonce d'un changement. L'abbé Bernier, curé de Saint-Laud d'Angers, future éminence grise de l'insurrection, suit le mouvement général.

Cependant, les populations ont peur devant les incertitudes de l'avenir. L'hiver terrible de 1788-1789, les bourrasques du printemps, un commencement d'été très pluvieux apparaissent comme des calamités naturelles envoyées par Dieu et des signes annonciateurs de l'orage menaçant...

La crise économique qui sème la désolation et la misère renforce la conviction qu'un grand événement se prépare.

Nous savons que l'Église traditionnelle est eschatologique par essence : elle a répandu chez les fidèles non seulement la crainte du Jugement dernier, mais la croyance en la réalisation de prédications défavorables si les hommes n'ont pas un comportement digne face à Dieu.

Le bras de Yahvé est une véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête de ces pauvres croyants. Aussi, dès que la Révolution survient, elle est immédiatement interprétée comme le prélude à un bouleversement total, à une fin des temps. Les curés de paroisse ont longuement préparé leurs ouailles à ce brusque avènement qui leur apparaît comme la réalisation d'une vengeance divine.